Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 17 (1949-1950)
Heft: 2

Artikel: Psychologie vestimentale
Autor: Isar-Pré
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-758767

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PSYCHOLOGIE VESTIMENTALE

PAR ISAR-PRÉ

Dès que mon père m'eut transmis la manufacture de draps qui appartenait à notre famille, le sentiment de mon incompétence m'accabla.

Je n'avais pas les dons d'un chef d'entreprise. J'étais maladroit au point de vue technique. Mais ce qui était plus grave, c'est que je ne savais pas comment aborder les ouvriers ni quelles questions leur poser. En faisant la ronde dans les ateliers je me sentais mal à l'aise et ne respirais librement qu'une fois arrivé à la salle de tissage.

Là, le lancement des navettes mécaniques, le soulèvement et l'abaissement des lices, le choc des lames du remisse contre les taquets en fonte, le martellement de la batterie, tous ces mouvements simultanés des métiers créaient un tel vacarme que la voix s'y perdait; il n'y avait donc nulle obligation d'entretenir une conversation.

Le crépuscule de la haute salle de teinture était tout aussi réconfortant. Dans d'énormes cuves en cuivre, encastrées dans les briques, l'indigo bouillonnait en une fleur bleu-verte. Des charrettes rectangulaires, pleines de laines trempées, dégoulinait un filet aqueux, qui formait des flaques où les garçons teinturiers pataugeaient lourdement. La chaleur du liquide faisait naître des nuées blanchâtres qui flottaient dans le hall, puis s'évanouissaient peu à peu par les orifices d'aération. Malgré de brusques échappées de vue vers la chambre des étendages et les teintes pures de ses tas de laines, toute cette région faisait partie de l'empire du brouillard; dans ce clair-obscur je passais, tel un fantôme, parmi les silhouettes affairées.

Je n'en désirais pas moins mettre à profit des dons que je croyais posséder. Il me semblait qu'une âme secrète se cachait dans les marchandises que je fabriquais, et je me proposais de la découvrir. Quelle était la quintessence des draps? En étudiant formules, méthodes et technologie, je pus constater que dans mon entourage l'idée ne serait venue à personne qu'une pièce de tissu pourrait ne pas être définissable, mesurable en quantité et en qualité, tout comme n'importe quel pont en acier. Je voulais déterminer ce qui n'avait pas encore été mesuré, ce qui s'avèrerait peut-être même immesurable.

Je me mis donc à chercher.

Longtemps mes efforts restèrent infructueux, car je ne savais com-

ment poser le problème. Puis un jour une conversation me mit sur la voie. Le contremaître préposé à la teinturerie me parla d'une faute technique qui avait failli devenir fatale à notre entreprise: talonnés par l'Intendance nous avions exécuté rapidement une grosse commande de draps lourds, et nous nous étions trouvés quelques mois après dans une situation fâcheuse. Sur les manteaux confectionnés et stockés par les soins de l'Administration les boutons avaient perdu leur éclat; par suite d'une aération insuffisante des tissus avant la livraison, des gaz s'étaient développés et avaient attaqué le métal. Nous nous trouvions devant l'alternative de consentir à la résiliation pure et simple de la vente, solution que nos moyens financiers ne nous permettaient pas d'envisager, ou de réparer le dommage par nos propres moyens, dans un fort bref délai.

On décida de changer les boutons. Pour cela il fallut arrêter le travail habituel de l'usine. Plus de tapage ni de bourdonnement, plus de clapotis d'eau; dans les vastes salles le silence s'était fait, parfois interrompu, me disait le vieux, par les refrains que les jeunes ouvrières chantaient à mi-voix. L'activité n'en était pas moins fébrile: toutes les équipes étaient occupées soit à détacher les boutons défectueux, soit à les remplacer par d'autres, brillants. Ce faisant, notre entreprise avait de justesse évité la catastrophe.

Ayant terminé ce récit le contremaître mit de côté les cardes qu'il n'avait cessé de manier, et d'un pas lourd il alla vers sa boîte d'outils. Après y avoir fouillé un moment il en sortit un objet qu'il m'apporta. Il s'agissait d'une petite plaque terne, ronde, légèrement convexe, et dont seule la queue solide indiquait l'usage.

— Un jour en nettoyant, me dit-il, j'ai trouvé ce bouton dans le caniveau, où il doit être resté pendant des années. Pourtant, d'aspect il ne diffère guère de ceux que nous avions dû remplacer.

— C'est donc là, dis-je, du matériel résistant parfaitement aux intempéries. Ne faudrait-il pas le proposer à l'Intendance comme solution du problème de l'entretien qui gâche la vie du soldat? Que de temps et de bonne volonté ne gaspille-t-il pas à fourbir tout l'équipement!

— Détrompez-vous, Monsieur, répondit-il. Vous négligez ce fait qu'il s'agit de maintenir la discipline. L'homme appelé sous les drapeaux doit suivre un règlement rigoureux. Comment voudriez-vous qu'un sergent se fasse respecter, si venait à disparaître le bienheureux désordre qui lui permet d'infliger des punitions? Etre courageux est facile, mais avoir de la tenue est le grand problème. Quand mon grand-père était militaire, les fusiliers avaient la vie dure: leurs perruques à queue risquaient de glisser, leurs guêtres blanches de faire des plis; la moindre éclaboussure s'y faisait remarquer, de sorte qu'un

seul pas maladroit pouvait entraîner la schlague. C'est ce qu'on a appelé «le culte du bouton de guêtre». Selon moi, ceux qui s'en sont moqués ont eu bien tort. Quand à mon tour j'ai été sergent, l'uniforme avait changé. Mais le principe était demeuré: il fallait entretenir la giberne, le ceinturon, les garnitures de métal. Il était difficile de tenir propres les tissus que nous portions alors: les croisés, les satins et les doubles. Ce n'est pas comme ces tissus de couleur indéfinie dont je prépare ici l'échantillon et où je mélange des laines de toutes les couleurs.

Puis, me montrant l'album d'échantillons d'autrefois, le contremaître poursuivit:

— Regardez ces tissus unicolores. Rien que d'y souffler des cendres de ma pipe ou un peu de poudre noire d'antracène suffit à les ternir; observez maintenant ce drap kaki: vous n'y retrouverez ni cendres ni poussière; pénétrant dans le tissu elles s'y perdent, disparaissent. Vous allez objecter qu'en faisant l'examen de l'élasticité, de la résistance à la tension et à la pression vous aboutissez à des chiffres plus élevés qu'avec ces draps anciens. Que vos tissus modernes soient tout autrement solides, je ne le contesterai pas; cependant, si je considère la discipline militaire, j'estime que toutes ces nouveautés ne valent rien. Pour en revenir aux boutons: je suis persuadé que vous ne songerez plus à les faire supprimer. Que resterait-il pour mettre le soldat dans son tort?

Cet homme que beaucoup surnommaient «le sergent» jugeait donc indispensable de conserver des éléments qui créent au soldat des préoccupations, de maintenir des boutons qui se ternissent au moindre souffle, qui se déforment au moindre heurt, bref, qui soient corruptibles.

Il est vrai que mon interlocuteur ne s'était pas servi de ce terme, mais c'est bien à cela que se ramenaient ses explications; il avait opposé le bouton en corne du vêtement d'hôpital au bouton métallique de l'uniforme, le pantalon kaki au pantalon blanc, le treillis à la grande tenue. Il m'avait montré la corruptibilité spécifique, la vulnérabilité de forme de tel et tel de ses objets.

Corruptibilité?

Ni le terme ni l'idée ne m'étaient nouveaux.

En feuilletant les œuvres de Tertullien qui m'intéressait à cause de ses attaques contre la toge, j'étais tombé sur le traité «Adversus Marcionem», où il est question de la «corruptibilité de la substance humaine» (II, XVI).

L'idée de la corruptibilité physique s'était imposée lors d'une expérience que j'avais faite tout enfant. J'avais contracté à l'articulation de l'index droit une légère blessure qui était en train de se

cicatriser et à laquelle j'attachais peu d'importance. Ayant eu à frapper à une porte je constatai que, contrairement à mon habitude, je m'étais servi de la main gauche. Je commençai à m'observer, et je me rendis compte que, comme résultat de ma corruptibilité, il y avait en moi une tension, et que j'évitais tout mouvement qui pût mettre en danger mon index vulnérable.

La remarque du contremaître me fit comprendre que par analogie à la corruptibilité naturelle on peut concevoir une corruptibilité artificielle.

J'avais trouvé mon point de départ: la corruptibilité, la vulnérabilité de forme, caractère essentiel des vêtements. Etais-je enfin sur les traces de cette nature inconnue du drap à la recherche de laquelle je m'étais lancé?

Je me rendais compte que comme fabricants nous ne faisions rien pour incorporer cette qualité à nos tissus. Restait la question de savoir si, à notre insu, un tel facteur s'y introduisait. Je ne trouvai pas de réponse.

Il me restait donc que d'aborder le problème par un autre côté, et je me mis à étudier comment le consommateur moyen envisage cette corruptibilité. Ayant décidé de se vêtir de neuf, comment procèdera-t-il?

M. Untel s'adressera peut-être à son tailleur. Artisan sans capital celui-ci ne détient que des symboles; il soumet à son client une collection d'échantillons minuscules: des bouts de tissu découpés en rectangles et montés sur des cartons de grandeur égale. Les variations étourdissantes d'ornements semblent inviter M. Untel à jouer comme un enfant. En vain essaye-t-il de trouver un critère qui lui permette de comprendre ces modèles énervants; il est dérouté par le jeu des formes sans âme et par la répétition monotone des coloris de fond. Même doué d'une imagination formatrice il ne serait pas plus avancé; car ces échantillons, grands comme la paume, ne permettraient à personne de prévoir ce que serait le costume. Enfin, tourmenté, fatigué, il choisit un dessin. Pourquoi celui-ci plutôt qu'un autre? C'est parce qu'il lui rappelle le complet que porte l'homme qui socialement lui sert de modèle.

Ou bien M. Untel ira chez le marchand de draps; il se trouvera bientôt installé devant des piles de pièces de tissu; il essayera de mettre en plis réguliers tel drap, il tirera sur tel autre et le grattera de l'ongle; il y passera un doigt, tantôt en esquissant de légères caresses, tantôt en appuyant sur toute la largeur du lé; avec la pointe du doigt il palpera une rude surface laineuse et le lissé d'un grain dur. Mais bien que déjà il croie toucher les revers de son vêtement, il ne lui est pas possible d'éprouver la future expérience du moi; en

d'autres termes: il ne saurait traduire ses sensations actuelles en qualités dont sera doté l'ouvrage une fois terminé.

Il se pourrait enfin que M. Untel se rendît dans un magasin de confection. Dans l'espace réduit de la cellule d'essayage il succombe aussitôt à la magie des glaces. Il ne peut ni marcher ni courir, pas plus que s'asseoir ou se lever; il ne pourra pas non plus faire les gestes de montrer ou de saisir. Paralysé, emprisonné dans le vêtement neuf, il regardera fixement les hauts miroirs qui reflètent tous les côtés de son moi; il contemplera sa figure perplexe et l'image de son dos, de son occiput, qui lui est peu familière. En même temps il éprouvera de la satisfaction à observer la régularité, les symétries: les plis verticaux du pantalon, les lignes horizontales des poches, les triangles des revers, les rectangles et les diagonales du dessin. Mais, somme toute, il ne se sentira pas à l'aise dans cette parodie de Narcisse. Il fera un effort pour se rappeler le monde bourgeois auquel il croit appartenir, et prendra sa décision.

Jamais M. Untel ne se posera une question qui aurait pu sembler indiquée: «Quelle serait l'influence de tel complet sur mon climat individuel à telle et telle température?» Il aura plutôt recours à des critères comme «distingué», «pratique», et il dira peut-être de l'objet de son choix: «Il est élégant, et malgré cela suffisamment pratique.» M. Untel prévoit et accepte donc des inconvénients qu'implique un certain degré de corruptibilité, une certaine vulnérabilité de forme. En effet, il sera assujetti à des règles de conduite imposées par la corruptibilité spécifique de son vêtement. Un hasard me le fit comprendre.

Par une humide journée d'automne, en me promenant à travers champs, je vis à quelque distance deux hommes assis au bord du chemin, le dos appuyé au talus. A mon approche ils se levèrent et se mirent à marcher devant moi. Le talus devait en partie être dépourvu d'herbe, car sur le dos de chacun d'eux j'aperçus, un peu en dessous des omoplates, une tache de terre glaise. Cette observation n'avait en elle-même rien de frappant; mais, fait bizarre, la malpropreté sur le vêtement du plus jeune me laissait indifférent, alors que je désapprouvais vigoureusement la souillure de l'aîné. Comment se faisait-il que je réagisse de façon si différente?

Les costumes étaient de contexture dissemblable. Le plus jeune était vêtu d'un tissu cardé de teinte brunâtre, dans l'armure duquel toutes les couleurs étaient mélangées; le dessin consistait en larges rectangles très prononcés, divisant la surface du dos en unités relativement grandes. Le plus âgé était vêtu d'un drap de fil peigné, lisse, gris clair, dont de minuscules alvéoles composaient le dessin.

Je pouvais supposer que les deux hommes avaient également exposé leur dos à l'action de la terre glaise; mais il s'en fallait de beaucoup que les taches fussent perceptibles avec la même netteté. Peu de terre avait adhéré au cardé, car la surface rugueuse la repoussait en quelque sorte; ce qui restait, se répartissait en profondeur entre les pointes des fibres et le fond du tissu; la laine avait aussitôt résorbé une partie de l'humidité; enfin, grâce au dessin espacé et à la similitude entre la teinte du tissu et la couleur de la terre, une impression de discontinuité ne s'imposait pas. En revanche, sur le tissu lisse du plus âgé toute la terre humide était restée collée; la différence de couleur entre le gris clair et la glaise était considérable; enfin, le dessin régulier et serré me faisait apercevoir nettement non la tache, mais plutôt un petit nombre d'hexagones salis.

Dans cette analyse je tenais compte d'éléments de deux ordres: de données techniques résultant de la contexture des tissus, et de phénomènes se rapportant à la structure de la «Gestalt». Ces éléments hétérogènes s'unissaient tantôt pour minimiser, tantôt pour accentuer l'effet produit; c'était là la différence de corruptibilité entre les deux vêtements.

Si j'avais été choqué, c'était à la vue d'une forme détruite; si j'avais pu rester indifférent, c'est que la forme que j'avais sous les yeux, était essentiellement conservée.

D'instinct c'était seulement son aspect que je reprochais à l'aîné; en réfléchissant, mon attention se porta sur un autre fait: il avait corrompu la forme de son vêtement par sa conduite. L'élément cinétique était donc une fonction de la corruptibilité: duo cum faciunt idem... L'homme au costume gris clair était assujetti à une loi cinétique plus sévère que son compagnon. S'appuyer contre un remblai où il y avait de la terre glaise, était pour lui un acte non permis; pour l'autre, ce geste ne tirait pas à conséquence: sa loi cinétique propre lui permettait de s'adosser.

Grâce à cette analyse je compris ce que les hésitations de M. Untel avaient permis de soupçonner. Il fait son choix, il agit. Il est vrai qu'il tient compte du modèle social qu'il désire imiter. Mais ce n'est pas cela qui importe; c'est le moment cinétique qui le guide. Voilà son vertige expliqué: il essaye de juger son objet dans les catégories de l'espace, mais, dans son imagination, il s'en sert de médium pour modifier ses attitudes; il opère donc dans les catégories du temps. De façon irrationale il pressent une multitude de mouvements, de gestes, d'actions qu'il espère exécuter dans son vêtement neuf.

Ce que M. Untel anticipe, c'est, en termes physiologiques, une tension, une tension instrumentée par l'habillement. Cette tension ne se manifeste pas à autrui, mais elle devient intelligible dans sa

négation: aussitôt que M. Untel enfreint la loi cinétique, celle-ci devient accessible, de même que la conduite de l'homme au costume gris clair la rendit évidente.

Dans des observations faites sur autrui les violations vestimentales permettent d'étuder les phénomènes de la tension. Mais je voulais la vivre moi-même, et je la connus.

Un jour que j'allais poster une lettre, je sentis tout-à-coup que ma jambe droite ne fonctionnait plus normalement; le pied rabotait bruyamment les dalles lisses du trottoir. Je découvris sans peine ce qui venait de se produire: à la pointe de ma bottine la semelle était décousue, elle ne tenait plus que par une étroite bande; chaque fois que je levais la jambe, ce bout de cuir formait avec le pied un angle qui s'ouvrait jusqu'à concurrence de 45 degrés.

Comme par enchantement une métamorphose se produisit: le monde, qui naguère avait été indifférent, devenait dangereux. Force était de m'adapter à ce nouvel ordre des choses. Si je voulais surmonter l'obstacle créé par l'angle béant, il me fallait tirer énergiquement la jambe vers la cuisse, puis la conduire verticalement vers le sol; ce faisant, il s'agissait d'incliner le pied de sorte à pouvoir poser d'abord le talon et ensuite seulement la pointe du pied. Cette combinaison de mouvements me permettait d'avancer sans accident.

Un homme balayait les feuilles sèches dans la rue. Normalement je ne lui aurais pas prêté attention; dans ma situation, sa présence me gênait: je savais que non loin de moi il y avait quelqu'un, et que ce quelqu'un pouvait m'entendre. Je m'arrêtai net. Puis une voiture passa, et je me remis en marche: le bruit des roues couvrait celui de ma semelle. Des enfants sortant de classe croisèrent mon chemin; aussitôt je ralentis mon allure. Bientôt j'arrivai à un endroit où le trottoir présentait plusieurs marches; sachant que malgré mon ingénieuse méthode de locomotion je risquais d'échouer dans la montée, je me décidai à faire un détour.

Arrivé au but j'arrachai l'excroissance à ma bottine. Mais voici que sur le chemin du retour je me sentis mal à l'aise. Il me semblait éprouver une perte: l'abondance de naguère avait disparu, et le monde était retombé dans son indifférence. En éliminant le malencontreux morceau de cuir, j'avais mis fin à un état de «contenance affectée».

De retour à la maison j'entrepris l'analyse de mon expérience: grâce à un morceau de matière que je portais sur moi, les phases de la locomotion avaient été modifiées tant en ampleur qu'en rhythme et en vitesse. Alors que d'habitude des mouvements, travail concomitant des muscles, échappent à l'attention, ils s'étaient trouvés isolés et devenaient des gestes conscients. J'avais donc réalisé ma volonté

en des mouvements que je n'aurais ni pu ni voulu exécuter sans la semelle décousue.

Je m'étais trouvé dans un état de tension, et je me rappelai mon expérience du doigt écorché. La corruptibilité naturelle et la corruptibilité artificielle avaient produit des phénomènes essentiellement pareils.

Mais je ne tenais pas encore tous les éléments de l'expérience vestimentale: la tension ne provenait pas d'un objet reconnu par la société comme une partie de l'habillement. Et pourtant je sentais de façon confuse qu'il y avait ici un nouveau point de départ.

Existait-il peut-être des chaussures qui s'avèreraient un instrument d'actes moteurs du même ordre? Je découvris une certaine ressemblance entre mon frein de hasard et les «patins» qu'on portait jadis sous les poulaines. Dans la fresque de Pinturecchio, par exemple, à la Libreria de Sienne, nous voyons l'empereur Frédéric III marcher avec beaucoup de précautions dans cette sorte de sandales: on se rend compte qu'il risque de les voir échapper de ses pieds s'il cesse d'y concentrer son attention; pour avancer, une combinaison de mouvements inusités des jambes et des pieds est indispensable; il est évident que les phases cinétiques diffèrent essentiellement de celles d'une démarche normale. Pourtant ces chaussures imposent à leur porteur une modification moindre que ne l'avait fait ma semelle; si les patins malcommodes exigent des restrictions et des changements, l'effet moteur en est symétrique. Dans mon expérience c'était précisément la rupture de la symétrie que s'était fait sentir.

A ce propos je réussis à porter une nouvelle distinction à ma conception de la corruptibilité: alors que je ne risquais pas de perdre ma semelle, il en allait autrement pour l'empereur et ses patins. A côté de la corruptibilité de la forme, basée sur une combinaison d'éléments d'ordre mécanique et de la «Gestalt», je pus donc établir l'existence de cette deuxième corruptibilité: celle de l'union de l'homme et de la matière vestimentale, union dans laquelle des forces mécaniques pèsent sur cette matière dans le sens de la dissolution.

Depuis des milliers d'années l'homme sait attacher ses chaussures de façon à les rendre imperdables; pourtant, la mode des patins put se développer. De même l'homme sait unir solidement son vêtement au tronc de son corps; malgré cela la toge glissante fut l'habillement par excellence de la civilisation romaine. Nous avons le chapeau haut-de-forme et le monocle. Quiconque porte un de ces éléments vestimentaux, se soumet à une loi cinétique spécifique; il lui faut surveiller le moi et le monde, conserver impeccable l'ordre des plis de la toge, maintenir sur la tête le couvre-chef cylindrique qu'en-

lèverait le moindre vent et qu'un geste brusque ferait tomber, contrôler la tension des muscles faciaux... au risque de voir se réaliser la menace de dissolution qui pèse sur cette union vulnérable.

En comparant la corruptibilité de l'union à celle de la forme, je pus constater qu'il existait en elles un même élément essentiel: l'une comme l'autre sont appelées à créer une tension, et à éveiller ainsi dans l'esprit de l'homme vêtu l'idée: «Ne fiat corruptio!» Aussi bien que la tension, effet de la corruptibilité naturelle, se fonde sur la douleur possible, la tension résultant de la corruptibilité artificielle a sa raison d'être dans la possibilité d'un dommage social.

Une expérience dépourvue du facteur social, ne pourrait donc être complète; je m'en rendis compte un jour.

J'étais allé à Marrakech pour faire des recherches concernant l'évolution de l'habillement; je désirais étudier la transition de la bande de tissu non taillé à l'enveloppe articulée du corps humain, qui est due à l'art de l'aiguille. Il s'agissait de déterminer la différence entre la toge et l'habit. Pouvais-je considérer comme habillement par excellence la profusion de bandes de tissu dans lesquelles l'homme s'enroule, et comme vêtement de décadence la gaine étroite de la civilisation européenne?

Mes études dans les souks n'avaient guère donné de résultat; mais ce que je vécus sur le chemin du retour m'en consola. En compagnie d'Arabes et de Berbères je venais de quitter Marrakech par la Porte des Marchés du Jeudi et roulais vers la côte dans une voiture ouverte. Sous le ciel jaune se déchaîna brusquement un vent glacial, venant du Haut-Atlas et apportant des tourbillons de sable. Lamentable Pantalone nu, je grelottais de froid, la tête entre les épaules. En vain mes mains cherchaient-elles un peu de chaleur dans les ouvertures de mon fourreau; la protection que j'y trouvais, était nulle. Tout à coup je sentis que quelqu'un me touchait: c'était un jeune Berbère encapuchonné dans son burnous, qui attirait mon attention sur une couverture pliée. Je saisis la lourde bande de laine, difficile à manier, réussis à m'en envelopper et à former un nœud coulant. Aussitôt j'eus comme une révélation des gestes que la masse de tissu exigeait de moi. Je portais la main droite dans le dos, je tournais, retournais, étendais chacune de ses couches et comprimais le bourrelet, de peur de le laisser échapper; je rejetais en arrière, par dessus la tête, des quantités de tissu, et tout cet ensemble de gestes créait pour moi des sensations nouvelles, remarquables. Du dos, de la poitrine, des bras et de la figure désormais à l'abri de la tempête, j'étais comme immergé dans une ambiance qui me restait étrangère, mais de laquelle émanait hospitalité et réconfort; comme derrière la toile d'une tente, j'emmagasinais ma propre chaleur.

Le vent tomba. Rien ne m'empêchait désormais de quitter mon abri, mais le pan que je tenais toujours à la main, me donnait à réfléchir. Pour s'en vêtir il fallait saisir par les quatre bouts cette masse informe et glissante, et c'était bien le pan qui était la partie cinétique essentielle. Je compris brusquement ce que David avait fait à Saül endormi, lorsque, dans la caverne, il lui avait coupé le pan de son vêtement: il avait ravi à son adversaire le geste vestimental, et par là remporté sur lui la victoire, une victoire magique autant que symbolique.

J'aurais pu plier la couverture. Mais mon organisme, avide d'action, désirait continuer les grands gestes qu'imposait le poids du drap qui se dépliait et m'échappait sans cesse. Je persévérais et rejetais en arrière la bande qui retombait, et alors, subitement, saisi jusqu'au plus profond de l'être, j'eus l'intuition que le mouvement était le Logos Spermatikos de l'habillement.

La corruptibilité de l'union vestimentale fournissait à mes gestes la base mécanique; imposés par le poids de la matière, ils créaient une sensation toute particulière, comme une assertion sacrée du moi, et c'était là ce qui me paraissait le plus fascinant dans cette expérience. Tant que durait la tempête, la draperie avait servi d'outil occasionnel; comme l'eût fait une tente, elle m'avait mis à l'abri; mais au moment de l'apaisement il n'y avait plus de raison pratique de continuer. C'était le travail musculaire exécuté sans finalité aucune, qui constituait le fait nouveau: le vide demandait à être comblé, le geste vestimental m'avait accaparé, comme vous accapare une coutume que vous observez, ou parfois, un mot de la langue maternelle, ou encore, une prière.

J'avais donc de nouveau ressenti la tension, comme je l'avais éprouvée par la semelle décousue; cette fois-ci, elle était due au vêtement d'une civilisation qui n'était pas la mienne. La forme vestimentale que j'avais adoptée était plus qu'un déguisement, choisi de propos délibéré; mais ce n'était pas l'habillement sanctionné par mon organisation sociale. Par conséquent, la pensée «Ne fiat corruptio!» ne surgissait pas, et la peur vestimentale n'avait pu naître. Il manquait donc un élément essentiel.

Je vécus l'expérience authentique pendant le Blitz. J'avais pris des habitudes motivées par les dangers de l'heure: au sinistre son de l'alerte, me précipitant dans un réduit en dessous de l'escalier, je me jetais à terre; il n'y avait en moi rien d'un héros. Je portais alors un costume non repassé en laine grossière.

Un jour j'eus affaire à Londres. Par hasard je me trouvais dans le hall d'une gare, lorsque l'alerte fut donnée.

Un fonctionnaire cria: «Abritez-vous!»

Mais alors qu'autour de moi les gens se jetaient à terre, je restai debout. Le bruit du déplacement d'air secoua la tôle ondulée du toit, puis ce fut le fracas d'une explosion au loin. Malgré le choc que je ressentis, je pus dégager de l'événement toute sa portée théorique.

Comment expliquer qu'au moment de ce raid aérien j'étais resté calme et maître de moi? J'essayai de reconstruire, moment par moment, les pensées et les sensations qui avaient surgi, et je découvris qu'à l'instant du danger, ma grande préoccupation avait été: «Attention à mon complet! Attention à mon chapeau!»

Si je m'étais laissé aller j'aurais sali et fripé le drap lisse de couleur bleu marine que je portais ce jour-là, et mon chapeau serait tombé! Je m'étais senti contraint de prendre soin de mes vêtements; c'est ainsi que, contrairement à mon habitude, je n'avais pu me jeter à terre.

Une émotion avait donc été plus forte qu'une autre: l'anxiété vestimentale l'avait emporté sur la peur de la mort. La tension inhérant au port du vêtement avait mis un frein à mes instincts les plus primitifs.

J'avais déjà conçu la modification cinétique que les corruptibilités de forme et d'union vestimentales peuvent entraîner. Par cette nouvelle expérience il devint évident qu'il fallait entendre le terme «cinétique» au sens le plus large du mot, et que la modification et la restriction de la motricité comprend les mouvements expressifs: la corruptibilité vestimentale peut influer sur les gestes exprimant une émotion, et par la modification de ces gestes est capable de changer la base physique de cette émotion.

Je pensai une fois de plus au monocle: il exige la contraction des muscles de l'orbite, empêche d'ouvrir toute grande la bouche et de détendre les muscles faciaux, et par conséquent entrave le rire et l'étonnement. De même les vêtements que j'avais portés à Londres m'avaient interdit de me jeter à terre; je n'avais pu exprimer de sentiment de panique; de ce fait, la sensation de frayeur n'avait pu naître en moi.

Quo minus timoris, eo minus ferme periculi: moins grande est la peur, et moins grand le danger. L'habillement atténue la peur et neutralise le danger.

Ainsi j'étais capable de réfuter le reproche millénaire fait à l'habillement de n'être pas pratique, et de donner une explication biologique au phénomène de la corruptibilité du vêtement.

Après cette dernière expérience qui m'avait, une fois de plus, procuré la présence du moi, la continuité du moi, je tenais enfin

le schème du phénomène habillement. C'est la configuration de trois éléments:

Je me présente en une forme visible.

Cette forme est corruptible.

La corruption me porterait préjudice.

Donc:

Tant que je me présente en cette forme, je vis dans l'angoisse.

Au phénomène objectif de la corruptibilité correspond le phénomène subjectif de l'angoisse.